ACTE II, SCÈNE IX.

# RAFAËL,

OU

# LES MAUVAIS CONSEILS,

DRAME EN TROIS ACTES,

**Par MM. Ad. Dennery, Cormon et Grangé,**

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 30 JUIN 1838.

| *PERSONNAGES.* | *ACTEURS.* | *PERSONNAGES.* | *ACTEURS.* |
|---|---|---|---|
| RAFAEL, capitaine de dragons. . . | M. ALBERT. | ALVAR, } lieutenans. . . . | M. SAILLARD. |
| ALPHONSE D'ALMÉIDA, *id.* . . | M. PAUL LABA. | FERNAND, } lieutenans. . . . | M. BARRIER. |
| GIL PEREZ. . . . . | M. CULLIER. | RODRIGUEZ, } lieutenans. . . . | M. ALFRED. |
| BONAVENTURE. . . . . | M. COQUET. | UN MOINE. . . . . | M. GARCIN. |
| L'HOTELIER. . . . . | M. GILBERT. | MARIA. . . . . | Mme LEFEBVRE. |
| LE FRÈRE ANTONIO. . . . . | M. MONET. | INÉSILLA. . . . . | Mlle BAURÉ. |

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle commune d'hôtellerie.

### SCENE PREMIERE

L'HOTELIER, ALVAR, RODRIGUEZ, OFFICIERS.

TOUS.

Holà ! hé ! l'hôtelier, l'hôtelier !

L'HÔTELIER.

Me voilà, me voilà, mes gentilshommes.

ALVAR.

Allons donc ! faut-il, pour vous avoir, s'égosiller une heure.

L'HÔTELIER.

Du tout, je suis aux ordres des pratiques, des pratiques qui me payent.

RODRIGUEZ.

Alors, apportez-nous du vin... beaucoup de vin, et du meilleur.

L'HÔTELIER.

Diable, je serai moins exigeant pour vous; je ne vous demande qu'un peu d'argent, et je ne tions pas à sa qualité.

ALVAR.

Voyons, vieux raisonneur, à la cave.

L'HÔTELIER.

Il y fait trop frais, je me trouve bien ici.

RODRIGUEZ.

Ne disiez-vous pas à l'instant: Je suis toujours aux ordres des pratiques?

L'HÔTELIER.

Oui.

RODRIGUEZ.

Eh bien?

L'HÔTELIER.

Mais j'ai ajouté des pratiques qui me payent.

ALVAR.

Soit, nous te payerons tout l'arriéré.

L'HÔTELIER.

Bien vrai?

RODRIGUEZ.

Nous te payerons ton arriéré demain matin.

L'HÔTELIER.

Dieu soit loué! je vous donnerai d'excellent vin demain soir.

TOUS.

Vieux damné, vieil arabe... du vin... du vin!...

## SCENE II.

LES MÊMES, RAFAEL.

RAFAEL.

Eh bien! qu'est-ce? qu'y a-t-il? pourquoi donc tout ce bruit?

TOUS.

C'est Rafaël.

L'HÔTELIER, *à part.*

Le capitaine!... le plus incarné démon... Que vais-je devenir?

RAFAEL.

Encore une fois, messieurs, d'où venait ce tumulte?

ALVAR.

C'est ce misérable hôtelier qui refuse de vendre du vin aux soldats de sa majesté.

RAFAEL.

Et pourquoi?

L'HÔTELIER.

Pardon, capitaine, je refuse de vendre mon vin à si bas prix, en veut me l'acheter à raison de *rien* la bouteille.

RAFAEL.

Diable, c'est au prix coûtant, ce n'est pas juste, messieurs, ce qu'on prend en le paye.

TOUS.

Ah!...

L'HÔTELIER, *à part.*

Qu'est-ce qu'il a donc, le capitaine?... est-ce qu'il aurait touché sa solde?

RAFAEL.

Maître hôtelier, je répends pour mes amis.

L'HÔTELIER.

Et qui est-ce qui répondra pour vous?

RAFAEL.

C'est juste... Eh bien, j'ai un marché à vous proposer.

L'HÔTELIER.

Lequel?

RAFAEL.

Je puis disposer d'une petite maison assez convenable; je vous la donne en gage pour une tonne de Xerès...

L'HÔTELIER, *à part.*

Est-ce qu'il aurait hérité?

RAFAEL, *regardant autour de lui.*

Elle est bien située, oui, une vue superbe, garnie d'excellens meubles... et propre à faire un jeli cabaret.

L'HÔTELIER.

Et cette maison?

RAFAEL.

Cette maison, la voilà .. c'est celle-ci...

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah!

L'HÔTELIER.

La mienne!

RAFAEL.

Dans un quart d'heure, j'y mets le feu... si tu ne préfères me l'acheter.

L'HÔTELIER.

Le feu!...

RAFAEL, *battant le briquet.*

Choisis, et dépêche-toi... la maison pour une tonne de vin... elle est gentille, la maison....

L'HÔTELIER, *effrayé.*

L'enragé bat le briquet .. J'accepte, j'accepte...

RAFAEL.

A la bonne heure. (*Allumant une cigarette.*) Procédons à un incendie moins vaste.

ALVAR.

Du vin!

TOUS.

Du vin!

L'HÔTELIER.

Je cours en chercher.

RAFAEL.

Et du meilleur.

L'HÔTELIER.

Oui, oui, du meilleur. (*A part.*) Du meilleur.. marché.

Il sort.

## SCENE III.

LES MÊMES, *hors* L'HÔTELIER.

RAFAEL, *riant.*

Ah! ah! ah! Eh bien, vous voyez, mes amis,

Digitized by Google

l'influence d'une bonne réputation? je n'ai qu'un mot à dire pour trouver crédit; ceci doit vous servir de leçon, la vertu, l'ordre et l'économie... avec ça on prospère toujours... et moi, Rafaël, capitaine à vingt ans, je me suis déjà fait une si belle réputation de vertu, d'ordre, etc., etc., que je n'ai qu'à paraître pour que bourgeois et marans m'ouvrent leur porte.

RODRIGUEZ.

De peur de la voir enfoncer.

RAFAEL.

Ils m'apportent la moitié de leur vin, de leurs fruits.

RODRIGUEZ.

De peur de se voir prendre tout.

RAFAEL.

Ah! la bonne vie que la nôtre... tous les jours de nouvelles fêtes, de nouvelles joies! pour nous, pas de filles rebelles, pas d'amours malheureux; que d'autres s'ennuient et vieillissent à la recherche de l'or, je les déclare insensés, il est un métal mille fois plus précieux, c'est le fer : un peu de fer pour forger une épée, une bonne épée, qui vous fait capitaine à vingt ans, qui vous donne un brillant uniforme, de bons amis et de jolies maîtresses... une épée, qui de moi fils de laboureur a fait un gentilhomme, qui d'un enfant craintif et timide, d'un pauvre paysan enfin, fera peut-être quelque jour un général! Eh bien! qu'en dites-vous, mes amis?.... Le fer ne vaut-il pas mieux que l'or?

TOUS.

C'est vrai, c'est vrai...

RAFAEL.

C'est pour cela que j'ai toujours l'un au côté et jamais l'autre dans ma bourse...

TOUS.

Bravo, bravo, Rafaël!...

RAFAEL, *frappant sur la table.*

Eh bien! et ce vin, est-ce qu'il n'arrive pas?

## SCENE IV.

LES MÊMES, L'HOTELIER.

L'HÔTELIER.

Me voilà, me voilà.

Il dépose deux brocs.

RAFAEL.

A la bonne heure!

On verse.

TOUS.

A la santé de notre capitaine, à Rafaël!...

RAFAEL.

Merci, merci, mes amis, trop heureux de pouvoir vous rafraîchir...

L'HÔTELIER.

Et à si bon marché...

RAFAEL.

Mais quel est ce bruit? de nouveaux compagnons...

ALVAR, *regardant.*

Ce sont des moines.

RAFAEL.

Des moines! la lèpre de notre Espagne... pauvre pays auquel l'enfer a travaillé en même temps que le ciel... Sous nos délicieux ombrages nous trouvons des serpens et des couleuvres.... sous les rayons de notre beau soleil nous voyons éclore la peste, et près d'un peuple généreux et brave nous rencontrons des mendians et des moines.

Pendant que Rafael parle, les moines ont paru dans le fond du théâtre.

## SCENE V.

LES MÊMES, LES MOINES.

UN MOINE.

Mes frères, pour les besoins de l'ordre.

RAFAEL.

Diable, mon père, l'ordre me paraît cependant assez peu besogneux, à moins que la pénitence n'ait dû de fleurir le teint et de donner au corps un joyeux embonpoint!

UN MOINE.

Don Rafaël, ceci vous comptera quelque jour.

RAFAEL.

Vrai?... eh bien, s'il en est ainsi, la liste de mes peccadilles est trop grande pour qu'une de plus ou de moins ait de l'importance... par ainsi, voyons le fruit de la quête...

LE MOINE.

Mais...

RAFAEL, *lui prenant son sac.*

Eh! eh! la somme est assez ronde. Holà! hôtelier, ceci pour du vin!...

LE MOINE.

Comment, vous osez...

RAFAEL, *le contrefaisant.*

Pour les besoins de la compagnie, mon frère...

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah!

Les moines confus entrent dans la maison.

## SCENE VI.

LES MÊMES, *hors* LES MOINES.

RAFAEL.

Hein! la bonne folie?

ALVAR.

Par bonheur, Alphonse n'était pas là pour nous morigéner!...

RAFAEL.

Ah! oui, Alphonse, l'officier le plus sérieux et le plus sage de toute l'armée... mais aussi le mortel le plus ennuyeux... je le détesterais si je n'étais son meilleur ami...

RODRIGUEZ.

Mais pourquoi n'est-il pas ici?

RAFAEL.

Pourquoi? que sais-je? il y a sans doute un devoir à accomplir... ou bien un souvenir qui l'absorbe. Si Alphonse n'était le plus vertueux

Digitized by Google

d'entre nous, je le soupçonnerais de quelque grande faute passée.

RODRIGUEZ.

Lui! allons donc!...

RAFAEL.

Quel qu'il en soit, je bois à sa santé!

TOUS.

A la santé d'Alphonse!

Les officiers se remettent à boire; Bonaventure paraît au fond et s'approche.

## SCENE VII.

LES MÊMES, BONAVENTURE.

BONAVENTURE.

Le seigneur don Alphonse, s'il vous plaît?

RAFAEL, *se retournant.*

Hein! qu'est-ce? que veux-tu?

BONAVENTURE.

Moi, seigneur, j'ai eu l'honneur de dire...

RAFAEL.

Quoi? voyons, parle, imbécile.... que désires-tu? que demandes-tu?

BONAVENTURE.

Ah! ça dépend...

RAFAEL.

Comment?

BONAVENTURE.

Vous voulez savoir ce que je désire, et ce que je demande... c'est que ça ne se ressemble pas du tout...

RAFAEL.

Explique-toi...

BONAVENTURE.

Pour ce que je demande, c'est le seigneur don Alphonse; mais je désire bien autre chose, tel que... un verre de Xerès, dix mille piastres de rentes et des bottes à l'écuyère. Dieu de Dieu, y a-t-il long-temps que j'en désire des bottes à l'écuyère!...

RAFAEL.

Ah çà! es-tu fou?... dans quel but es-tu venu? pour voir don Alphonse?... donc c'est lui que tu désires...

BONAVENTURE.

Ça n'est pas encore prouvé. Je peux le chercher, le demander, parce que c'est mon devoir de domestique; mais je peux aussi désirer de ne pas le trouver, parce que c'est mon intérêt de jeune homme, parce qu'il a l'habitude de rudoyer beaucoup; bref, je sors de sa demeure pour la septième fois, car voilà deux jours que je le cherche, et on m'a dit qu'il devait être ici, je me suis dépêché... (*sortant sa montre*) et je n'ai mis qu'une petite heure...

RAFAEL.

Une heure pour faire deux cents pas!...

BONAVENTURE.

Dam! j'arrive de l'Amérique, voyez-vous, et quand on a fait deux mille lieues, dont quinze cents à pied!...

RAFAEL.

Comment! quinze cents lieues à pied?

BONAVENTURE.

Certainement... en mer... pas moyen de prendre la poste... j'ai voyagé à pied... sur le navire...

RAFAEL.

Mauvais plaisant! Quant à Alphonse, j'ignore où il peut être, mais je pense qu'il ne tardera pas à nous joindre.

BONAVENTURE.

Ah!... très-bien, merci, mes gentilshommes; dans un instant je reviendrai, et j'espère le trouver enfin...

RAFAEL.

Va donc... et à défaut des dix mille piastres de rentes, bois ce verre de Xerès... voici la moitié de tes vœux satisfaits.

BONAVENTURE.

C'est vrai, je vous remercie bien, mes officiers. (*Fausse sortie. Revenant.*) Ah! pourtant il y a encore les bottes à l'écuyère; ça ne me fait qu'un tiers de satisfait!...

RAFAEL.

Au diable l'imbécile!

Bonaventure sort.

## SCENE VIII.

LES OFFICIERS, RAPHAEL, *puis* ALPHONSE.

RODRIGUEZ.

Le drôle ne raisonne pas trop mal.

ALVAR.

Oui; mais il raisonne trop.

RAFAEL.

Il arrive d'Amérique, dit-il? or, la famille d'Alphonse habite Buenos-Ayres, donc, il est envoyé par elle, et avec de l'argent peut-être! Quelle bonne aubaine pour Alphonse et pour nous! (*Il tape sur ses poches.*) Eh! mais justement le voilà ce cher ami! et ce garçon qui s'éloigne! (*Il remonte la scène et appelle.*) Holà!... hé!

ALPHONSE, *qui est entré.*

Eh bien! à qui donc en as-tu?

RAFAEL.

Mais à un valet qui est venu pour te voir, et qui depuis deux jours te cherche inutilement.

ALPHONSE.

Moi?

RAFAEL.

Il arrive, dit-il, d'Amérique.

ALPHONSE, *vivement.*

D'Amérique! Ah! oui, je sais de quelle part il me vient.

RAFAEL.

En courant un peu, on pourrait le rattraper.

ALPHONSE.

Non, non, je ne suis pas pressé de le voir.

Il va s'asseoir auprès de la table et paraît plongé dans ses réflexions.

RAFAEL, *aux officiers.*

Il paraît que ce n'est pas ce que je croyais...

Digitized by Google

Mais regardez donc, le voilà retombé dans ses rêveries... (*Allant à lui.*) Eh bien! voilà que tu nous apportes encore ton visage sérieux et tes longs soupirs! Or çà, seigneur Alphonse, il est temps que vous nous expliquiez l'énigme de votre conduite, et puisque vous êtes au milieu de nous, répondez, car voici Alvar qui sera votre confesseur, Rodrignez qui sera votre juge, et moi qui me charge du châtiment. Qu'on emplisse les verres!

TOUS.

C'est ça!

RAFAEL.

Pour être triste ainsi, don Alphonse, avez-vous appris le retour à la santé d'un vieil oncle dont vous héritiez? avez-vous acheté des rentes sur notre belle patrie, ou êtes-vous à la veille de vous marier?

ALPHONSE.

Tu es fou.

RAFAEL.

Et toi, tu es amoureux.

ALPHONSE.

Amoureux?

RAFAEL.

Oui, car l'amour seul peut ainsi préoccuper sans cesse; tu es amoureux; et la preuve... la voilà!

Il tire un portrait de sa poche et le lui montre.

ALPHONSE.

Ciel!

Il va pour le reprendre; Rafael lui arrête le bras.

ALVAR.

Un portrait!

RAFAEL.

Oui, mes amis, un portrait de femme que j'ai trouvé dans notre appartement.

ALPHONSE.

Rends-le-moi, Rafaël.

RAFAEL.

Et moi qui cherchais la cause de sa tristesse! Niais que je suis! la voilà toute trouvée! il est amoureux.

ALPHONSE.

Eh bien!... eh bien! oui, cela est vrai, j'aime cette jeune fille, que j'ai peinte de souvenir, et dont le portrait est ma seule consolation.

RAFAEL.

Bon! dans quelque temps nous serons conviés aux noces de notre ami Alphonse.

ALPHONSE.

Jamais! un mariage, un lien éternel, indissoluble, qui survit à l'amour et le change en haine, qui survit à l'ennui et le change en tortures; un mariage... et d'ailleurs, voyez, mes amis, c'est le costume d'une paysanne, et je me nomme don Alphonse d'Alméida.

RAFAEL.

Et quelle fut l'origine de cette brûlante passion?

ALPHONSE.

Vous vous rappelez la guerre d'il y a deux ans; à mon retour, je passai dans l'Aragon.

RAFAEL.

Et plus heureux que moi, tu vécus trois mois dans cette belle province, où j'ai laissé depuis dix ans tout ce qui me reste de famille.

ALPHONSE.

En traversant une montagne, je rencontrai deux guérillas qui, peu satisfaits de la guerre qu'ils venaient de faire en partisans, et mécontens de leur part de butin, voulurent l'augmenter de mes épaulettes et de l'or que je portais sur moi; je me défendis de mon mieux, et ce n'est que lorsque je tombai mourant qu'ils purent enfin me dépouiller...

RAFAEL.

Les misérables!

ALPHONSE.

J'aurais succombé sans doute des suites de cette blessure, je serais mort de faiblesse et de douleur, si une jeune fille n'eût en passant entendu mes plaintes, pris pitié de moi, et ne m'eût fait transporter au village voisin... chaque jour elle venait me visiter, chaque jour son regard céleste versait dans mon ame la guérison, l'espoir et le bonheur.

RAFAEL, *souriant.*

Sentimental personnage!

ALPHONSE.

Et lorsque enfin revenu à la vie, j'allais lui parler de reconnaissance et d'amour, elle partit, et ne reparut jamais.

RAFAEL.

Fatalité!

ALPHONSE.

Mes démarches pour la revoir demeurèrent sans résultat, des ordres me rappelèrent à Madrid, et depuis, ce souvenir est un nouveau chagrin, une nouvelle douleur à ajouter à une autre douleur plus profonde et plus secrète! Et maintenant, vous le savez, j'aime et je souffre, j'aime sans espoir de retour, je souffre sans attendre de guérison!

RAFAEL.

Pauvre ami!... eh bien, c'est donc à nous, sinon de te consoler, du moins de t'égayer un peu... et...

On entend un bruit de trompette.

ALPHONSE.

Le boute-selle!

RAFAEL.

Oui, c'est le commandant qui arrive; vite au quartier, et chacun à son poste. Messieurs, dans une heure nous nous retrouverons.

TOUS.

Dans une heure...

ALPHONSE.

Moi, que le service ne réclame pas aujourd'hui, je vous attends ici.

RAFAEL.

A bientôt. (*A part.*) Sois tranquille, va, si tu veux suivre mes leçons, tu auras bien vite oublié ta romanesque aventure et retrouvé ta gaîté d'autrefois. Laisse-moi te guider, à bientôt.

Tous sortent excepté Alphonse.

Digitized by Google

## SCENE IX.

ALPHONSE, *seul*.

Oui ; revenez bientôt, amis, revenez, pour que votre ame s'épanche au sein de la douce amitié ; revenez, pour que la joie anime votre esprit et que le vin ranime votre joie ; soyez heureux, vous qu'un chagrin secret ne dévore pas, vous qui à ma place pourriez gaîment songer à un souvenir d'amour... (*Il s'assied à l'écart.*) Pour moi plus de bonheur, plus d'espoir!

## SCENE X.

ALPHONSE, MARIA, GIL, L'HOTELIER.

L'HÔTELIER.

Par ici, seignour ; j'ai deux petites chambres qui conviendront à merveille, l'une pour cette jeune fille, l'autre pour faire votre sieste.

GIL.

Merci, merci, je n'ai pas à présent le temps de me reposer ; je ne vous demande qu'une chambre pour ma fille, et quant à moi, je cours au couvent des Dominicains.

L'hôtelier entre dans la maison.

MARIA.

Mon père, vous ne me laisserez pas long-temps seule, n'est-ce pas ?

ALPHONSE.

Cette voix...

GIL.

Le respectable frère Antonio viendra te prendre ici dès qu'il m'aura mis sur la trace de celui que nous venons chercher, ce qui ne sera pas long, je l'espère.

MARIA.

Hâtez-vous donc, car je suis d'une impatience...

ALPHONSE.

C'est elle! c'est bien elle!

GIL.

Il est temps, chère enfant, que je te confie à un protecteur plus jeune, et par conséquent plus sûr que moi. Je me fais vieux, Maria, et si je venais à te manquer... mon Dieu! que deviendrais-tu, jolie comme tu es?... et seule, seule... tandis que maintenant...

ALPHONSE, *à part*.

Viendrait-il pour la marier?

MARIA.

De grâce, mon père, chassez ces tristes pensées, puisque maintenant vous êtes revenu à la vie, à la santé, puisque le ciel nous rend le bonheur...

L'HÔTELIER, *rentrant*.

La chambre de la senora est préparée.

GIL.

Va, mon enfant, tu as besoin de prendre du repos. Maître hôtelier, pourriez-vous m'indiquer le couvent des Dominicains?

L'HÔTELIER.

Au bout de la rue, à droite sur la grande place

GIL.

Vous connaissez le frère Antonio?

L'HÔTELIER.

Je le connais de nom.

GIL.

Très-bien ; c'est lui qui viendra tantôt chercher ma fille pour la conduire près de moi ; vous la lui confierez.

L'HÔTELIER.

Il suffit.

ALPHONSE, *s'approchant de Maria au moment où elle va entrer*.

Maria!

MARIA.

Ciel!

GIL.

Qu'est-ce donc?

MARIA.

Rien, rien, mon père.

Elle fait un signe à Alphonse.

GIL.

Es-tu souffrante, mon enfant?... la fatigue, sans doute.

MARIA.

Non, non, mon père, je suis bien, très-bien... je suis heureuse.

ALPHONSE.

Que dit-elle?

L'HÔTELIER.

Venez-vous, senora ?

MARIA, *entrant*.

Lui! lui, mon Dieu!

GIL, *à l'hôtelier*.

Ne quittez pas mon enfant, je vous la recommande.

L'HÔTELIER.

Soyez sans inquiétude, ma femme Juanita restera auprès d'elle. (*Regardant Alphonse.*) Nous avons ici de jeunes officiers, mais ma femme et moi nous sommes là pour leur faire peur.

Gil sort par le fond, et l'hôtelier entre dans le pavillon occupé par Maria.

## SCENE XI.

ALPHONSE, *seul*.

C'est elle! je l'ai revue, je l'ai retrouvée. Oui, c'était bien sa voix si pure et si suave, c'était bien son regard plein de candeur et de tendresse... et puis il m'a semblé qu'elle me souriait ; il m'a semblé que ces paroles : Je suis heureuse! c'était à moi qu'elle les adressait... Mon Dieu, si elle m'aimait!... si je pouvais espérer... Insensé, qui oublie qu'il y a là une plaie toujours saignante... douleur cruelle, abîme sans fond que nulle joie, nul bonheur ne saurait combler.

Il retombe accablé.

## SCENE XII.

ALPHONSE, RAFAEL, *et* LES OFFICIERS.

RAFAEL.

L'inspection n'a pas été longue ; brave homme

de commandant, qui treuve teujours tout bien ; avec lui, pour aller aux arrêts, il faudrait s'y mettre soi-même. (*Apercevant Alphonse.*) Eh bien! teujours à la même place? (*Lui frappant sur l'épaule.*) Alphonse!

ALPHONSE, *se levant avec vivacité.*

Ah! veus voilà, mes amis.

RAFAEL.

Cours à notre demeure, le commandant vient d'y expédier un erdre pour toi.

ALPHONSE.

M'éleigner quand je l'ai revue, quand elle est ici depuis un instant!

RAFAEL.

Qui ça?

ALPHONSE.

Elle!

RAFAEL.

Qui, elle?

ALPHONSE.

Cette jeune fille à qui je dois la vie, que j'aime depuis si leng-temps, que j'ai si vainement cherchée.

RAFAEL.

Oh! bien!... j'y suis, ton incennue, ten héroïne; comment, elle est...

ALPHONSE.

Là, dans ce pavillon.

RAFAEL.

Et tu lui as parlé?

ALPHONSE.

Non, impessible.

RAFAEL.

Maladroit! .. tu as eu peur, n'est-ce pas?

ALPHONSE.

Il y avait près d'elle un vieillard, son père, qui l'a confiée aux soins de l'hôtelier et de sa femme.

RAFAEL.

En vérité, ces pères sont d'une défiance ridicule!

ALPHONSE.

Et ils sent là, (*il désigne le pavillon*) enfermés avec elle, se défiant déjà d'un regard échangé entre nous.

RAFAEL.

Et certes, ce n'est pas à toi qu'ils permettront l'entrée de la citadelle.

ALPHONSE.

Et peurtant il faut que je la veie, que je lui parle, car j'ai entendu quelques paroles qui ent jeté le désespoir dans men ame: il a parlé de je ne sais quel homme qu'il cherche dans cette ville, qui sera peur la jeune fille un soutien, un appui.

RAFAEL.

C'est un mari, men cher, c'est un edieux mari; il est clair qu'elle est perdue peur toi.

ALPHONSE.

Comment, perdue!

RAFAEL.

A moins que tu n'agisses au plus vite. Voyons, si je me présentais chez la belle comme sen cousin, son oncle, son grand-père, que sais-je?

ALPHONSE.

Teujeurs des felies; et d'ailleurs, un seul hemme sera admis dans un instant et l'emmènera; c'est un messager de son père, qui, lorsque ses recherches seront enfin courennées de succès, lorsque men rival sans deute sera treuvé, la cenduira près de lui.

RAFAEL.

Et ce messager, quel est-il?

ALPHONSE.

Un frère Antonio, un moine.

RAFAEL.

Un moine! j'en rencontrerai denc toujours sur mon passage? Ah! quelle idée! Alphense, men cher ami, tu es sauvé!

ALPHONSE.

Comment, tu vas me faire pénétrer près d'elle! je la verrai, je lui parlerai!

RAFAEL.

Justement.

ALPHONSE.

Et pour cela...

RAFAEL.

Peur cela, va-t'en!

ALPHONSE.

Hein?

RAFAEL.

Va vite prendre cennaissance des erdres du commandant; car le deveir avant tout. Mei, je reste ici pour travailler à ten bonheur.

ALPHONSE.

Mais...

RAFAEL.

Mais, mais, ebéis, eu je ne réponds de rien, ou je t'abandenne.

ALPHONSE.

Songe que j'attends, et que je meurs d'impatience.

RAFAEL.

Mais va denc, va donc, bavard.

Il le pousse dehors.

## SCENE XIII.

RAFAEL, ALVAR, RODRIGUEZ.

RAFAEL.

Et maintenant, à nous, mes amis, il n'y a pas un instant à perdre.

RODRIGUEZ.

Quel est ten projet?

RAFAEL.

Je te dis qu'il n'y a pas de temps à perdre, et qu'il vaut mieux agir que disceurir. Or, que l'on m'apporte un moine.

TOUS.

Un meine?

RAFAEL.

Ou plutôt non: que l'on m'apperte treis moines.

RODRIGUEZ.

Gras, ou maigres?

Digitized by Google

RAFAEL.

Des gras : je ne demande pas l'impossible.

ALVAR.

Justement, nous en avons là sous la main.

Il entre dans le pavillon.

RAFAEL.

Ah! grand saint Rafaël, mon patron, faites que je réussisse! car l'occasion est belle pour guérir ce pauvre Alphonse de sa mélancolie! Une intrigue à conduire, un père, des moines à duper, un rival à faire donner au diable : me voilà dans ma sphère!

## SCENE XIV.

LES MÊMES, LES MOINES.

ALVAR, *conduisant les moines.*

Par ici, par ici.

RAFAEL, *d'un air contrit.*

Approchez, mes frères; ce matin, je vous ai quelque peu rudoyés, je vous en demande bien pardon.

UN MOINE.

L'oubli des injures nous est prescrit. (*Bas.*) Il est clair qu'il a quelque mauvais dessein.

RAFAEL.

Maintenant, je viens vous proposer un marché.

UN MOINE.

Un marché?

RAFAEL.

Oui, mon frère, j'ai besoin de faire achat de trois robes de moines; veuillez en débattre le prix.

LE MOINE.

Vendre nos robes!

RAFAEL.

D'abord, à combien s'élevait la somme que vous nous avez prêtée ce matin?

LE MOINE, *bas.*

Hum! prêtée! (*Haut.*) A quinze piastres, mon frère.

RAFAEL.

Quinze piastres, soit, et autant pour les trois robes, cela fera trente piastres, que nous vous payerons plus tard. (*A part.*) Beaucoup plus tard!

LE MOINE.

Mais nous refusons de...

RAFAEL.

Marché conclu, mes frères. Camarades, allez prendre livraison des objets acquis.

Les moines sortent suivis des officiers.

## SCENE XV.

RAFAEL; BONAVENTURE *est entré pendant la sortie des moines; il se trouve auprès de Rafaël.*

BONAVENTURE.

Le seigneur don Alphonse, s'il vous plaît?

RAFAEL.

Encore toi?

BONAVENTURE.

Toujours moi, tant que je n'aurai pas vu votre ami. Vous sentez bien que s'il fallait faire comme ça 3,500 lieues pour venir dire : « M. Alphonse, s'il vous plaît? — Il n'y est pas. — Ah ben! tant pis, je m'en retourne là-bas, à mes petits 3,500 lieues, et je reviendrai une autre fois; » ça serait intolérable! Qu'est-ce que je dis, intolérable, c'est-à-dire que ça serait... ça serait intolérable!

RAFAEL.

Décidément, mon garçon, tu joues de malheur, car il sort d'ici, et maintenant il est à notre demeure.

BONAVENTURE.

Ah! oui, toujours à trois pas, deux petits quarts de lieue, merci! Ah! mon Dieu, mon Dieu, que je suis fatigué!

RAFAEL.

Paresseux! Eh bien! pour te remettre, tu vas y courir, et tu lui diras de ne pas s'éloigner, que j'espère réussir, qu'enfin ses affaires sont en très-bon chemin.

BONAVENTURE.

Une bonne nouvelle à porter, ça me va! Si je le vois joyeux, je m'acquitte de ma commission, et j'évite la bourrasque.

RAFAEL.

C'est donc bien affreux ce que tu as à lui annoncer?

BONAVENTURE.

Affreux, vous n'y êtes pas, c'est pis que ça, c'est... c'est horrible! Figurez-vous, monsieur...

RAFAEL.

C'est bon, c'est bon! tu lui diras cela à lui-même. Dépêche-toi. Ah! tiens prends cela (*il lui donne son sabre et son chapeau*), et songe que si tu n'es pas arrivé dans cinq minutes, je te coupe les oreilles!

BONAVENTURE.

Cinq minutes! c'est bien peu : mais c'est égal.

Il sort.

## SCENE XVI.

RAFAEL, LES OFFICIERS.

RAFAEL.

Eh bien?

ALVAR.

Voici les robes demandées.

RAFAEL.

A merveille! une pour moi, une pour Rodriguez, et l'autre pour toi.

RODRIGUEZ.

Qu'allons-nous faire?

RAFAEL.

D'abord, enfermer les bons pères qui sont là. (*Il donne un tour de clef.*) Maintenant, baissez la

tête et croisez les bras, et puis imitez-moi! (*En passant sa robe.*) Une! deux! trois! (*Il met le capuchon.*) Voilà un beau mouvement militaire! maintenant, restez là et laissez-moi faire.

Il se dirige vers la porte du pavillon où se trouve Maria, et il frappe; pendant ce temps Alphonse entre.

## SCENE XVII.

LES MÊMES, ALPHONSE; *puis* L'HOTELIER, MARIA.

ALPHONSE.

Heureusement les ordres du commandant n'étaient pas pressés, et je reviens. Mais, que vois-je? des moines! sans doute, ce maudit frère Antonio qui vient m'enlever Maria!

RAFAEL.

Est-ce qu'ils dorment?

Il frappe plus fort.

L'HÔTELIER, *paraissant.*

Ah! c'est vous mon frère?

RAFAEL, *déguisant sa voix.*

Moi-même, le frère Antonio.

ALPHONSE.

Juste! c'est lui!

L'HÔTELIER.

Venez, mon enfant. (*A Rafaël.*) Voici la jeune fille.

ALPHONSE.

Et Rafaël qui n'est pas là! moi qui comptais sur lui! que faire?

RAFAEL, *à part, en prenant la main de Maria.*

Comme elle est jolie! (*Haut.*) Ma fille, rassurez-vous. (*Il l'embrasse sur le front, puis à part.*) C'est toujours autant de pris. (*Haut.*) Votre père vous attend; venez.

MARIA.

Je vous suis.

ALPHONSE.

C'est fini! il va l'emmener! Si je m'opposais... (*Saisissant le bras de Rafaël.*) Arrêtez!

RAFAEL, *à part.*

Alphonse! veux-tu te taire, maladroit!

Il soulève son capuchon.

ALPHONSE.

Qu'ai-je vu? toi?

RAFAEL.

Chut!

ALVAR, *de l'autre côté.*

Chut!

MARIA, *étonnée.*

Qu'avez-vous donc, mon père?

RAFAEL.

Je vous bénis, mon enfant.

Tout le monde s'incline, il emmene Maria.

# ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une chambre chez Rafaël et Alphonse. A droite, la porte de la chambre d'Alphonse. A gauche, la porte de Rafaël. Au fond, une fenêtre garnie d'un store par laquelle on découvre une avenue et une partie de la ville.

## SCENE PREMIERE.

GIL, *assis*, ANTONIO, *debout près de lui*, INESILLA, *à la fenêtre du fond et regardant.*

GIL, *à Inesilla.*

Eh bien, mon enfant?

INESILLA, *de la fenêtre.*

Je ne vois personne.

ANTONIO.

Il ne revient pas!

GIL.

C'est comme un fait exprès, moi qui suis si pressé de le voir... Restez à la fenêtre, et prévenez-moi dès que vous l'apercevrez.

INESILLA.

C'est que ça donne des éblouissemens de regarder toujours comme ça, d'autant mieux qu'il fait un soleil... Ah! attendez, je crois que le voilà.... non, non, je me trompais... c'est un âne qui revient du marché.

GIL.

Cette petite me donne des alertes.

ANTONIO.

Un peu de patience. L'important c'est que nous ayons trouvé sa demeure.

GIL.

Eh bien, mon père, pendant que je vais l'attendre, veuillez être assez bon pour vous rendre à l'hôtellerie que je vous ai indiquée, et pour amener ici ma petite Maria. Je vous demande bien pardon d'abuser ainsi de votre complaisance; mais...

ANTONIO.

Reposez-vous sur moi... je vais rassurer votre fille, qui doit déjà s'inquiéter de votre absence.

GIL.

Au revoir, mon père, et que Dieu vous garde!

## SCENE II.

GIL, INESILLA, *toujours à la fenêtre.*

GIL.

Eh bien?

INESILLA.

Rien encore.

GIL.

Dites-moi, mon enfant, y a-t-il long-temps que vous êtes au service du capitaine Rafaël?

INESILLA.

Depuis un mois seulement, et bientôt j'espère en sortir.

GIL.

Et pourquoi cela ? Est-ce que vous auriez à vous plaindre de votre maître ?

INESILLA.

Pas d'un sens, mais...

GIL.

Mais?...

INESILLA.

Au fait, pourquoi donc que vous me faites ces questions-là ?

GIL.

Ah ! c'est que je m'intéresse à lui, voyez-vous... il y a bien long-temps que je ne l'ai vu, et je serais bien aise d'avoir quelques détails sur son caractère, sa conduite.

INESILLA, *à part.*

C'est quelque beau-père qui lui arrive. (*Haut.*) Eh bien, voilà justement ce que je ne voulais pas vous dire.

GIL.

Pourquoi donc?

INESILLA.

Parce que mon confesseur me répète sans cesse qu'il ne faut pas médire du prochain.

GIL.

Comment, Rafaël ?

INESILLA.

Ma patronne me garde d'ajouter un mot à la vérité!... je lui rends justice pour ce qui est du courage, eh ! il est le premier de tout son régiment.

GIL, *avec joie.*

Le cœur d'un Espagnol... mais ses défauts?

INESILLA.

Il est bon, généreux, sensible même, malgré sa brusquerie.

GIL.

Très-bien, très-bien, mais ses défauts ?

INESILLA.

Il en a mille.

GIL.

Mille !

INESILLA.

Oh ! si vous saviez!... toujours à jouer, à se quereller, ou à boire... Plus souvent au combat de taureaux qu'à la messe et au sermon... Le jour, suivant les femmes à la promenade... et le soir, au lieu de rentrer de bonne heure pour se reposer, il rentre à des heures!... et encore quand il rentre!... pendant ce temps je passe mes nuits à l'attendre... je dors sur une chaise et je me gâte le teint. . Aussi, voyez-vous, moi, je quitterai son service, j'abandonnerai la maison, parce que c'est trop désagréable pour une jeune fille qui a de l'innocence et... un confesseur, d'être témoin de ce qui se dit et se fait ici... c'est scandaleux !...

GIL.

Allons, allons, calmez-vous, ma chère enfant, le mal n'est pas si grand que vous me l'aviez fait supposer... il aime à s'amuser; c'est de son âge, et de son état... l'uniforme d'un officier de dragons n'est pas, après tout, un suaire de pénitent ! Mai, la plus grand défaut que je lui trouve à ton capitaine, c'est d'être en retard, de ne pas arriver... Aussi en l'attendant, je te demanderai la permission de me reposer, de faire ma sieste.

INESILLA.

Non, pas par là... c'est la chambre de don Alphonse.

GIL.

De don Alphonse?

INESILLA.

Un de ses amis, un militaire aussi, un bien gentil jeune homme, bien doux, bien timide... mais il sera bien vite gâté !

GIL.

C'est donc le diable en personne que ton capitaine?

INESILLA.

C'est pis que cela, s'il est possible.

GIL.

Est-ce là sa chambre?

Il se dirige vers la gauche.

INESILLA.

Oui, seigneur.

GIL.

Tu me réveilleras dès qu'il sera de retour, j'ai le sommeil un peu dur, je t'en préviens... tu frapperas fort.

INESILLA.

Oui, seigneur, oui.

## SCENE III.

INESILLA, *seule.*

Oui, certes, je quitterai cette maison ! Une jeune fille rester au service de deux militaires... de deux dragons ! ça finirait par faire jaser... J'entends monter, c'est le seigneur Rafaël, sans doute. (*Allant voir.*) Non, c'est un moine !... Ah ! mais voilà la maison qui se purifie. (*Au fond et se signant.*) Entrez, entrez, mon père !...

## SCENE IV.

INESILLA, RAFAEL, *en moine*, MARIA.

RAFAEL, *le capuchon rabattu sur les yeux et déguisant sa voix. A Maria.*

Nous sommes arrivés, ma fille.

INESILLA, *à part.*

Quelle est cette femme? (*Haut.*) Comment! un révérend père dans cette maison dont un homme pieux a si rarement franchi le seuil?

RAFAEL, *à part.*

Maladroite!

Il lui fait des signes.

INESILLA, *continuant sans les voir.*

Mais je vois ce que c'est, vous venez pour ramener le pécheur à la vertu, pour combattre l'esprit du mal qui règne dans ce séjour...

RAFAEL, *bas à Inesilla.*

Veux-tu bien te taire!

MARIA, *à Rafaël.*

L'esprit du mal!... que dit donc cette jeune fille, mon père?

RAFAEL.

Rien, rien, mon enfant, la paix soit avec vous et dans votre esprit!

Il fait des signes à Inésilla.

INESILLA, *à part.*

Qu'est-ce qu'il a donc, le saint homme, à gesticuler comme ça... est-ce qu'il commence ses exorcismes? (*Haut.*) Allez, allez, j'ai bien peur que vos prières ne soient inutiles... le péché est si invétéré ici que...

RAFAEL, *avec colère.*

Silence!

INESILLA.

Ah! mon Dieu!

RAFAEL, *avec douceur et componction.*

Silence, ma fille, et souvenez-vous de ces saintes paroles: Avant de dire du mal de ton prochain, tourne sept fois ta langue dans ton palais...

INESILLA.

Mon père... c'est que... je...

RAFAEL, *la prenant par la main et la conduisant vers la porte.*

Que le Seigneur répande sur vous ses plus saintes bénédictions.

INESILLA, *à part.*

Comment! il me met à la porte. (*Haut.*) Mais, mon père...

RAFAEL.

Allez, ma fille... (*Bas et avec force.*) Si tu es le malheur de revenir, je te jette par la fenêtre!...

INESILLA, *tremblante et poussant un cri.*

Ah! c'est le diable, sauvons-nous.

Elle sort en courant.

## SCENE V.

RAFAEL, MARIA.

RAFAEL, *à part.*

Enfin m'en voilà débarrassé.

MARIA.

Mais je ne vois pas mon père... pourtant vous m'avez dit qu'il m'attendait... Où donc est-il?

RAFAEL.

Rassurez-vous, ma fille, il ne peut tarder à venir. Sans doute, à son arrivée dans cette ville, quelque affaire l'aura retenu au delà de ses prévisions.

MARIA.

Excusez-moi, mon père... mais je ne l'ai jamais quitté, et dans ce pays où je suis étrangère...

RAFAEL.

Votre crainte serait bien naturelle, mon enfant, s'il ne vous avait confiée aux mains d'un homme pieux, d'un homme... qui... que... (*A part.*) Voilà que je m'embrouille dans mes phrases, à présent et Alphonse qui me laisse là... (*Haut.*) En attendant votre père, entrez dans cette chambre, mon enfant, vous y trouverez des livres saints... (*à part*) les *Aventures de Gil Blas*... (*haut*) La lecture et la nourriture de l'ame!

MARIA.

J'obéis, mon père.

RAFAEL.

Allez, ma fille... (*A part.*) Ce n'est pas trop mal s'en tirer pour un capitaine de dragons.

Maria sort.

## SCENE VI.

RAFAEL, BONAVENTURE.

BONAVENTURE, *à part, en entrant.*

Ouf! enfin m'y voilà!... un moine! informons-nous près de ce digne homme. (*Haut.*) Pardon de vous déranger, saint père...

RAFAEL, *baissant son capuchon.*

Que demandez-vous?

BONAVENTURE.

Le seigneur don Alphonse, s'il vous plaît?

RAFAEL, *à part.*

Mais c'est mon drôle de tantôt... (*Haut.*) Que lui voulez-vous?

BONAVENTURE.

Je venais lui dire d'attendre un officier que j'ai rencontré dans une hôtellerie de cette ville.

RAFAEL, *à part.*

Comment! le misérable, c'est maintenant qu'il arrive!... (*Haut.*) Et en serviteur fidèle, vous vous êtes bien hâté, mon fils?

BONAVENTURE.

La voyageuse hirondelle, fendant l'air, ne semblait qu'une tortue auprès de moi... je n'ai pas mis quatre minutes.

RAFAEL.

Quatre minutes! (*Rejetant son capuchon.*) Ah! drôle!

BONAVENTURE.

Que vois-je! mon officier de tout-à-l'heure... Je tombe en ruines...

RAFAEL.

Ah! tu n'as mis que quatre minutes...

BONAVENTURE.

De quatre à cinq! voyez plutôt ma montre...

Il la tire de son gousset.

RAFAEL.

Mais elle est arrêtée, imbécile.

BONAVENTURE.

Ah! hah!.. (*la mettant à son oreille*) c'est ma foi, vrai... alors ce n'est pas ma faute si je suis en retard, mais celle de ma montre... car enfin moi, j'ai couru, je me suis pressé, c'est ma montre qui s'est arrêtée en route... ah! flâneuse de montre, va!

RAFAEL.

L'excuse est assez bien imaginée...

Digitized by Google

BONAVENTURE.

Mais soyez tranquille, je vais la remonter devant vous... (*il monte sa montre*) et dorénavant je serai plus agile... ah! Dieu! que je vais donc être agile!... quelle petite flèche je vais faire!... Voyons, qu'on m'apporte un cerf, une autruche, un chameau... je les défie à la course... à pied et à cheval!

Il arpente le théâtre.

RAFAEL.

En attendant tâche de rester un peu en place et de m'écouter...

BONAVENTURE.

Impossible, j'ai du vitriol dans les jambes.

Il arpente de nouveau.

RAFAEL, *le prenant par l'oreille.*

Ah çà, finiras-tu?

BONAVENTURE, *criant.*

Aïe! aïe! vous avez une manière de calmer les gens...

RAFAEL.

Pour mettre à profit ton ardeur voyageuse, tu vas aller chercher une chaise de poste.

BONAVENTURE.

Une chaise de poste... pour vous?

RAFAEL.

Non, pour don Alphonse.

BONAVENTURE.

Il va partir!...

RAFAEL.

Aujourd'hui même.

BONAVENTURE.

Ah! grand Dieu! mais il faut que je le voie, que je lui parle, que je lui annonce...

RAFAEL.

Eh! imbécile, tu lui annonceras tout ce que tu voudras avant son départ.

BONAVENTURE.

Au fait, j'aime mieux ça; je cours chercher la chaise de poste, je l'amène, je me colle contre le marche-pied, je lui annonce la grande nouvelle, et avant qu'il ait pu me témoigner sa mauvaise humeur, clic, clac!... la voiture emporte à la fois mon maître et ma gratification.

RAFAEL.

Ta gratification!

BONAVENTURE.

Oui, des grands coups de pieds dans le...

RAFAEL.

Je commence à comprendre que tu ne sois pas pressé de le voir; n'importe, songe bien que dans un quart d'heure il faut que la chaise soit au bas de cette croisée, ou c'est moi qui me charge de la récompense en question.

BONAVENTURE.

J'entends, merci; mais soyez tranquille, je vole avec la rapidité de l'éclair.

Il marche très-doucement.

RAFAEL.

Veux-tu bien aller plus vite?

BONAVENTURE.

C'est fort, mais j'y consens... avec plus de rapidité que l'éclair. (*Il sort très-doucement, Rafael lui donne un coup de pied au derrière. Sautant.*) Ah! me v'là lancé.

Il sort en courant.

## SCENE VII.

RAFAEL.

L'animal! j'ai cru qu'il ne s'en irait pas, pourvu qu'il n'aille pas faire une sottise. Au train dont il mène les choses, il est bien capable de nous amener cette chaise de poste dans huit jours; j'aurais mieux fait peut-être de veiller moi-même; mais d'un autre côté ce diable d'Alphonse qui n'arrive pas, qui me laisse tout le soin de cette intrigue; en vérité, ces gens-là se donnent le mot pour être en retard. J'entends des pas sur l'escalier, (*allant voir au fond*) c'est lui enfin! (*A la cantonnade.*) Mais arrive donc, traînard, arrive donc!

## SCENE VIII.

RAFAEL, ALPHONSE.

ALPHONSE.

Eh bien?

RAFAEL.

Elle est ici.

ALPHONSE.

Où donc?

RAFAEL.

Là, dans cette chambre.

ALPHONSE.

O ciel! tant de bonheur et de malheur à la fois!

RAFAEL.

Que veux-tu dire?

ALPHONSE.

Dans une heure, le régiment quitte la ville.

RAFAEL.

Eh bien, qu'importe! C'est ça qui te désole, quand tu devrais être enchanté au contraire!

ALPHONSE.

Enchanté, moi!

RAFAEL.

Mais sans doute; ne m'as-tu pas parlé d'un vieillard, d'un fiancé?... que sais-je?... dans cette ville il eût été difficile de leur cacher ta conquête, j'avais même prévu le cas, j'ai envoyé chercher une chaise de poste.

ALPHONSE.

Une chaise de poste!... Pourquoi faire?

RAFAEL.

Pour enlever ta belle.

ALPHONSE.

L'enlever!

RAFAEL.

Où va le régiment?

ALPHONSE.

L'ordre est pour Séville.

RAFAEL.

Séville!... la cité amoureuse, la reine des Espagnes!... Vive Dieu! remercie ton étoile, puisque c'est à Séville que tu vas conduire ta maîtresse.

ALPHONSE.

Oh! non, non, je dois renoncer à ce dessein; cet enlèvement, ce serait une trahison, un piége infâme!

RAFAEL.

Innocent! Est-ce que toutes les femmes ne sont pas enchantées lorsqu'on les enlève?

ALPHONSE.

Oh! mais celle-ci est un ange de pureté et d'innocence.

RAFAEL.

Si c'est un ange, elle a des ailes, et tu iras plus vite.

ALPHONSE.

Tu plaisantes toujours; mais songe donc qu'elle a une famille, un père, un frère peut-être, qui viendront me demander compte de son honneur.

RAFAEL.

Bah! bah! qu'importe un père, quelque pauvre paysan, qu'un peu d'or consolera? un frère, on a une épée pour lui répondre; et une belle maîtresse vaut bien les chances d'un duel. Enfin, tu aimes ou tu n'aimes pas?

ALPHONSE.

Oh! mon ami, j'aime à en perdre la raison.

RAFAEL.

Arrière donc alors tous ces faux scrupules; la vie d'un soldat n'est pas assez longue pour que l'on ne cherche pas à l'égayer un peu.

ALPHONSE.

L'idée de cet enlèvement m'épouvante! c'est une violence peut-être?

RAFAEL.

Une violence! allons donc... puisque l'ange te paie de retour, puisque tu en es aimé.

ALPHONSE.

Je n'en sais rien.

RAFAEL.

Bah! et ces mots qu'elle a dits en te regardant: « Je suis heureuse. » Est-ce que cela n'est pas significatif, incrédule?

ALPHONSE.

En effet, mais...

RAFAEL.

Ah! ce n'est pas assez, tu doutes encore? Eh bien, mets-toi là, derrière ce rideau, et laisse-moi faire.

ALPHONSE.

Quel est ton projet?

RAFAEL, *refermant sa robe de moine.*

Il faut tout lui expliquer.

ALPHONSE.

Encore quelque folie.

RAFAEL, *le poussant vers le rideau.*

A ton poste, et moi à mon rôle. (*Il remet son capuchon, puis il va ouvrir la porte de la chambre où se trouve Maria.*) Venez, ma fille, venez.

## SCENE IX.

LES MÊMES, MARIA.

MARIA.

Vous êtes seul, mon révérend?... j'avais cru entendre parler, et j'espérais que mon père...

RAFAEL.

Il n'est pas encore arrivé, ma fille; mais je n'ai pas voulu vous laisser seule plus long-temps. Vous me paraissez triste, préoccupée...

MARIA.

Moi!

RAFAEL.

Et tenez, même en cet instant, votre cœur est oppressé, une larme brille dans vos yeux.

MARIA, *très-émue, se remettant.*

De grâce... mais c'est l'absence de mon père qui m'inquiète, qui me rend malheureuse.

RAFAEL.

Oh! ne cherchez pas à m'abuser, ma fille, j'ai su lire dans votre ame.

MARIA.

O ciel!

RAFAEL.

Ce père, après lequel vous soupirez dès qu'il n'est plus là, n'est pas le seul homme dont l'absence vous agite ainsi.

MARIA.

Oh! ne m'accablez pas. (*Se jetant à genoux.*) Pitié, pitié, mon père!

RAFAEL, *la relevant.*

Relevez-vous, ma fille, et calmez votre effroi; un aveu sincère rachète bien des fautes. (*A part.*) C'est assez adroit.

MARIA.

Eh bien! oui, mon père, je vais tout vous dire.

RAFAEL, *à part.*

Bon! elle y vient!

MARIA.

Car aussi bien, cette pensée est là sur mon ame, elle l'étouffe et la brise.

ALPHONSE, *à part.*

Que dit-elle?

MARIA.

Oh! c'est un amour insensé, coupable... oui, coupable, car je n'ai jamais osé en faire confidence à mon père.

RAFAEL.

Et... quel est l'objet de cet amour criminel?... (*A part.*) J'étouffe d'envie de rire... (*Haut.*) Répondez, mon enfant.

MARIA.

Un inconnu, un jeune officier dont j'ignore jusqu'au nom, que j'ai vu pour la première fois blessé, mourant, étendu sans secours sur une route déserte.

RAFAEL, *bas à Alphonse.*

Est-ce clair?

Digitized by Google

ALPHONSE, *enchanté.*

Ah! mon ami!

Rafaël lui fait signe de se taire.

MARIA.

Alors, moi j'ai eu peur, j'ai eu pitié.... j'ai appelé à mon aide, on l'a transporté dans une habitation voisine : c'était bien, c'était mon devoir, n'est-ce pas? et pourtant, le soir en rentrant chez mon père, je ne lui ai rien dit de cette aventure, et le lendemain, c'est furtivement que je retournai voir le malade... et pendant un mois j'inventai des prétextes, je trompai mon père pour aller passer une heure au chevet du blessé... car je l'aimais déjà.

ALPHONSE, *à part, avec ivresse.*

Qu'entends-je!

RAFAEL, *à Alphonse.*

Mais tais-toi donc. (*A Maria.*) Continuez, ma fille, continuez.

MARIA.

Pourtant la raison l'emporta ; sentant bien que cet amour ne pouvait me mener à rien, moi, fille du peuple, sans naissance, sans fortune, qui ne savais qu'aimer, je pris une forte résolution, et un jour qu'il était endormi, sûre que personne ne me verrait... oh! pardon de cet aveu! (*baissant les yeux et parlant avec crainte*) je m'approchai en tremblant et j'osai déposer sur son front un... un baiser...

RAFAEL.

Heureux coquin!

MARIA.

Le seul, et je m'enfuis.

RAFAEL, *faisant signe de rester à Alphonse qui veut s'éloigner, haut.*

Et depuis vous ne l'avez pas revu?

MARIA, *avec dignité.*

Oh! jamais, jamais! mais j'y pensais sans cesse, le jour, la nuit, son image était là, devant moi, je le voyais partout, partout je croyais l'entendre... et j'étais heureuse et malheureuse à la fois de ce souvenir. Je me reprochais d'y penser, et cependant plutôt que de l'oublier, mon père, je crois que j'aimerais mieux mourir.

ALPHONSE, *se précipitant aux genoux de Maria.*

Maria! Maria!

MARIA, *effrayée.*

Que vois-je? lui, lui en ces lieux!

ALPHONSE.

Oui, moi qui ai entendu tes ravissantes paroles, tes célestes aveux.

MARIA.

Mais où suis-je donc? où m'a-t-on amenée?... et vous, mon père, vous, un moine, comment avez-vous souffert?... 

RAFAEL.

Eh! je ne suis pas plus moine que lui!

MARIA, *effrayée.*

Qui donc êtes-vous?

RAFAEL, *rejetant son capuchon en arrière.*

Le protecteur de deux amans qui s'aiment et que je veux rendre heureux.

MARIA.

O mon Dieu! mon Dieu! et seule, seule ici.

ALPHONSE.

De grâce, daignez m'entendre.

MARIA.

Non... laissez-moi, laissez-moi fuir.

Elle fuit dans la chambre d'où elle est sortie, Alphonse s'est élancé comme pour retenir Maria; mais elle a repoussé la porte.

ALPHONSE, *sur le seuil.*

Oh! par pitié, écoutez-moi... Je vous aime, mais mon respect est égal à mon amour, ne craignez rien.

RAFAEL.

Mais quand tu parleras à travers cette porte... à ses pieds donc, à ses pieds!

ALPHONSE.

Oh! laisse-moi! (*Parlant à la porte.*) Répondez, au nom du ciel!

On entend rouler une voiture.

RAFAEL.

Alphonse, j'entends la chaise de poste, profite des instans et du trouble de la petite, sois éloquent, subjuguant, appelle à ton secours toutes les figures de rhétorique et entraîne ta belle avant qu'elle ait eu le temps de se reconnaître.

ALPHONSE.

Oh! c'est affreux! c'est infâme!

RAFAEL.

Vite, vite, par l'escalier dérobé! va donc! va donc! (*Il le pousse dans la chambre et tire la porte qu'il referme. En ce moment Gil paraît sur le seuil de la porte.*) Voilà une bataille lestement gagnée! (*Il se retourne.*) Mon père!

## SCENE X.

RAFAEL, GIL.

GIL.

Rafaël, mon fils, te voilà!

RAFAEL.

Mon bon vieux père! (*Ils s'embrassent.*) Mais je ne puis en croire mes yeux... comment! vous ici!

GIL.

Et depuis une heure encore! mais comme te voilà grand et beau! comme te voilà changé, mon fils! sais-tu que j'avais peine à te reconnaître d'abord, mais nous autres pères, nous avons le cœur qui vaut mieux quelquefois que les yeux... mais viens donc m'embrasser encore.

RAFAEL.

Mon père!

GIL, *remarquant la robe dont Rafaël est encore revêtu.*

Ah çà, mais dis-moi donc, que veut dire ce costume? est-ce que tu aurais quitté l'épée pour le froc?

RAFAEL, *un peu embarrassé.*

Non, non, mon père, ce n'est rien... un pari,

une folie de jeune homme, je ne peux pas vous compter cela.

GIL.

Mais encore...

RAFAEL.

Il s'agissait tout simplement d'un aveu, d'une confession à obtenir d'une petite innocente, une ouvrière, une fille du peuple .. mais changeons de conversation. Qui vous amène ici, mon père? qui a pu vous décider à faire un aussi long voyage?

GIL.

Eh! mais c'est tout simple... l'envie de te voir, de t'embrasser, toi, mon fils chéri, que je n'avais pas vu depuis près de dix ans. Et, à propos de cela, sais-tu que j'ai bien des reproches à te faire... tu m'as laissé si souvent dans l'inquiétude!

RAFAEL.

Je vous ai écrit, mon père.

GIL.

Oui, cinq lettres .. cinq lettres en dix ans!

RAFAEL.

J'ai eu cinq grades, mon père.

GIL.

Il a réponse à tout. Enfin je me suis dit : Puisqu'il ne vient pas à nous, il faut bien que nous allions à lui. Et tout de suite je me suis mis en route, et me voilà!

RAFAEL.

Et... vous êtes venu seul?

GIL.

Seul... non, j'amène ta sœur.

RAFAEL.

Ma sœur!

GIL.

Ta sœur... oh! elle était bien jeune quand tu es parti, c'était un enfant; maintenant c'est une belle fille, aussi bonne que belle, aussi pure que bonne, quoique *simple fille du peuple* cependant.

RAFAEL.

Mon père!

GIL.

Oui, tu as raison, oublions cela, parlons de ta sœur : je gage que tu ne la reconnaîtrais pas. Ah! dix années, ça change fièrement une petite fille de sept ans!

RAFAEL.

Mais où est-elle donc cette bonne sœur? Je brûle du désir de l'embrasser.

GIL.

Tout-à-l'heure, je l'ai laissée près d'ici. J'étais bien aise de causer un peu seul avec toi. Écoutez-moi, mon fils, car ce que je vais vous dire est grave et solennel.

RAFAEL, *avec respect.*

Parlez, mon père.

GIL.

Je me fais vieux, bien vieux! oh! je le sens, vois-tu! L'année dernière encore, je fus atteint d'une maladie cruelle; je croyais que je n'en reviendrais pas!

RAFAEL.

Ah!

GIL.

Alors je me mis à penser à toi, mon Rafaël que je n'avais pas revu depuis dix ans, à ta sœur qui allait rester seule, sans appui, sans protecteur. Dieu a exaucé mes prières! et si je n'ai pas retrouvé toute ma santé, du moins j'ai repris assez de force pour entreprendre le voyage et venir embrasser mon fils!

RAFAEL, *pleurant.*

O mon père! vous avez été malade, près de mourir, et me le l'ai pas su! Mais il fallait me le faire écrire, et j'aurais obtenu un congé. Je vous aurais revu, embrassé, j'aurais fêté votre retour à la vie, ou j'aurais reçu votre bénédiction.

GIL.

Cher enfant! Maintenant, me voilà rassuré; et quand la mort viendra, ma dernière heure sera tranquille et douce. Car, en quittant cette terre je saurai que mes deux enfans seront réunis, et je ne craindrai plus pour ta sœur, Rafael; c'est un trésor de vertus que je remets entre tes mains. Jurez-moi, mon fils, que vous saurez le conserver intact, afin de pouvoir m'en rendre compte quand nous nous reverrons là-haut tous les trois devant Dieu!

RAFAEL.

Je le jure, mon père, je le jure! Oui, je saurai me rendre digne du dépôt sacré que vous venez de confier à ma garde. Dès cet instant, je ne suis plus le mauvais sujet dont on citait les folies, le sabreur qui risquait sa vie pour un mot; car, à présent, j'ai une grave et sainte mission à remplir : j'ai la vie et l'honneur d'une jeune fille à défendre! et je vous en rendrai bon compte, mon père, quand nous nous retrouverons là-haut, tous les trois, devant Dieu! (*Gil lui sert la main avec émotion.*) Mais, ma sœur... ma sœur, où est-elle donc?

GIL.

Dans un instant, tu la verras, je l'ai envoyé chercher. Et, tiens, si je ne me trompe, c'est mon messager que j'entends. (*Entre fra Antonio.*) Oui, le voici, lui-même.

RAFAEL, *frappé d'un pressentiment.*

Un moine!

## SCENE XI.

LES MÊMES, FRA ANTONIO.

GIL.

Eh bien! mon père, comment! vous êtes seul?

ANTONIO.

Je viens de l'hôtellerie que vous m'avez désignée; mais votre fille n'y était plus.

GIL.

Que dites-vous?

ANTOINE.

Un autre moine était venu en mon absence et l'avait emmenée.

GIL.

Un autre moine!

RAFAEL.

Grand Dieu! (*A frn Antonio.*) Et votre nom? votre nom?

ANTONIO.

Le frère Antonio.

RAFAEL.

Antonio! Cette jeune fille, c'est moi, moi, qui l'ai perdue!

GIL, *lui saisissant le bras.*

Rafaël, ce faux moine qui est venu à la place d'Antonio?

RAFAEL.

C'était moi!

GIL.

Cette fille du peuple dont tu me parlais tout-à-'heure?

RAFAEL.

C'était ma sœur!

GIL.

Ta sœur, que tu me jurais à l'instant de protéger et de défendre!

RAFAEL.

Je l'ai livrée, mon père!

GIL, *s'affaissant.*

Malheureux!

RAFAEL.

Oh! mais il doit être temps encore!

Il s'élance vers la porte et la secoue violemment, on entendu la chaise de poste.

## SCENE XII.

LES MÊMES, BONAVENTURE.

BONAVENTURE.

Mon officier, les voilà emballés!

RAFAEL.

Partis!

BONAVENTURE.

Et sans que j'aie pu lui expliquer...?

RAFAEL.

Partis! O mon Dieu! mon Dieu!

GIL.

Malheureux! que signifie...

RAFAEL.

J'ai moi-même préparé leur fuite; et dans ce moment, mon père, on enlève votre fille!

GIL.

Enlevée! mon Dieu!

Il chancelle, Antonio le soutient.

BONAVENTURE.

Qu'est-ce qu'il leur prend donc?

RAFAEL, *secouant Bonaventure.*

Des chevaux! des chevaux à l'instant! (*A Gil.*) Mon père, vous la rendre ou mourir!

# ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une chambre, un petit canapé à gauche et au-dessus une porte masquée par un paravent; à droite une autre porte, chaises, table, etc., etc.

## SCENE PREMIERE.

MARIA; *puis* ALPHONSE.

Au lever du rideau, Maria est assise sur le canapé, elle paraît triste et rêveuse.

MARIA.

Huit jours déjà!... huit jours sans avoir vu mon père!... O mon Dieu! que sera-t-il devenu en apprenant ma fuite?... pauvre père! il ignore que la violence a pu seule m'éloigner de lui... il me croit coupable! oh! je le suis en effet, d'avoir aimé sans le lui dire... mais j'en suis bien punie, mon Dieu!

Elle pleure et se cache la figure dans ses mains.

ALPHONSE, *entrant par la droite.*

La voilà... toujours triste!... en vain je m'efforce de la distraire, et cependant elle m'aime, j'en suis sûr!... (*Il s'approche.*) Maria!

MARIA, *vivement.*

Ah! c'est vous!

ALPHONSE, *avec reproche.*

Vous!... (*Il lui prend la main.*) Tu pleurais, Maria?... oh! parle, je t'en conjure! ton cœur ne doit pas avoir de secrets pour le mien... parle; dis-moi d'où vient que tu sembles me fuir et que tu pleures quand tu es seule!

MARIA.

Quand je suis près de vous, Alphonse, quand vous me parlez de votre amour, et que vous jurez de me consacrer toute votre existence, la raison m'abandonne, j'oublie... je suis heureuse enfin; dès que je suis seule et livrée à mes réflexions, le charme cesse... je me souviens cruellement, et je pleure!

ALPHONSE.

Voilà ce que je te reproche, amie; tu devais être sûre de mon affection et avoir confiance en moi; je ne sais pas tromper, va!

MARIA.

Aussi n'est-ce pas toi que j'accuse; ce n'est pas toi qui m'as entraînée, perdue!... ce n'est pas toi qui as inventé une ruse infernale pour me séparer de mon père; oh! non... un mauvais génie a dirigé ta conduite... Alphonse, je n'ai plus maintenant que toi sur la terre... que toi pour m'aimer, car mon père sans doute m'a maudite!... et

si ton amour aussi venait à me manquer, que deviendrais-je, mon Dieu !

ALPHONSE.

Rassure-toi... je t'aime de toute la puissance de mon ame; à toi chacune de mes pensées; à toi toute ma vie !

MARIA.

J'ai besoin de te croire.

ALPHONSE.

Éloigne donc tout triste souvenir; vivons l'un pour l'autre, pour notre amour; et surtout ne suppose plus que je puisse cesser de t'aimer... toi, Maria, que je voudrais voir si tranquille, si heureuse...

MARIA.

Heureuse. . je le suis de ta tendresse... tranquille, je pourrais le devenir.

ALPHONSE.

Comment? (*Silence de Maria.*) Oh! parle, exige, commande... et si cela dépend de moi...

MARIA.

Cela dépend de toi.

ALPHONSE.

Que faut-il faire?

MARIA.

Depuis huit jours que tu m'as enlevée à mon père et que nous sommes à Séville, à chaque instant nous craignons qu'on découvre le lieu de notre retraite, car tous deux nous redoutons la colère d'un vieillard offensé; eh bien! va le trouver ce vieillard, il est bon, il entendra ta prière... dis-lui que tu viens pour réparer l'injure que tu lui as faite; que tu viens lui demander la main de sa fille, et tu rendras à la fois la vie à un père désolé et la tranquillité au cœur de la pauvre Maria !

ALPHONSE, *à part.*

Ah! que demande-t-elle?...

MARIA.

Alphonse... tu ne réponds pas !

ALPHONSE.

Écoute, Maria, je t'aime, je te le répète, et Dieu m'est témoin qu'au prix de mon sang, je voudrais assurer ton bonheur; mais ce que tu me demandes est impossible.

MARIA.

Impossible!...

ALPHONSE.

Plus tard!... un jour, peut-être...

MARIA.

Peut-être!...

ALPHONSE.

Oh! si cela ne dépendait que de moi !

MARIA, *résignée.*

Eh bien, j'attendrai.

Alphonse lui baise la main.

ALPHONSE.

Maria, il faut que je te quitte.

MARIA.

Encore?

ALPHONSE.

Pour quelques instans. (*Il sonne.*) Le régiment doit arriver à Séville aujourd'hui ou demain; et il faut que je m'informe...

## SCENE II.

LES MÊMES, INÉSILLA.

INESILLA.

Que désire monsieur?

ALPHONSE.

Pendant mon absence vous resterez auprès de votre maîtresse; et tâchez de la distraire.

INESILLA.

On restera, seigneur, et l'on tâchera.

MARIA.

A bientôt, n'est-ce pas, mon ami?

ALPHONSE.

Oui, à bientôt!

Il sort par le fond.

MARIA, *à Inesilla qui se dispose à la suivre.*

Demeurez... je préfère rester seule!... (*A elle-même.*) Plus tard... un jour peut-être!... ah!... malheureuse!...

Elle rentre à droite.

## SCENE III.

INESILLA, *seule.*

Encore des soupirs!... eh bien, faites-vous donc enlever pour mener la vie dont je jouis ici... Quand je dis enlever, c'est le mot... J'étais devant notre maison, à Madrid, bien tranquille, ne songeant à rien... Tout-à-coup arrive une chaise de poste... le seigneur don Alphonse sort au même instant avec la senora par la porte de l'escalier dérobé... et sans me laisser le loisir de lui adresser la moindre question, il me saisit, me jette dans la voiture, en s'écriant que la senora aura besoin d'une camériste... La chaise roule, et me voilà enlevée par contre-coup. Ce qui me fâche c'est la solitude dans laquelle je vis; mon maître me parle à peine, ma maîtresse ne me parle pas du tout; et en outre, nous ne voyons personne... Ma foi, ne pas parler... lorsqu'on n'a pas été élevée à ça, c'est très-gênant. (*Entre Bonaventure.*) Hein!... qui est là? que voulez-vous? que demandez-vous?

## SCENE IV.

INESILLA, BONAVENTURE.

BONAVENTURE.

Je veux une auberge, et je demande une auberge.

INESILLA.

Mais ça n'en est pas une ici.

BONAVENTURE.

C'est donc une demeure de particulier?... alors,

jeune Andaleuse, je vous remercie de votre généreuse hospitalité !

INASILLA, *à part.*

Eh bien; mais il ne se gêne pas... Dieu! qu'il est laid !

BONAVENTURA.

Vous êtes bien bonne. (*Il s'assied.*) Je suis rendu... j'ai exactement les jambes dans l'estomac... ce qui me gêne d'autant plus que depuis bientôt six heures je n'y ai pas mis autre chose... et des jambes dans l'estomac, ça n'est pas une nourriture...

INASILLA.

Mais comment se fait-il?...

BONAVENTURA.

Depuis bientôt un mois que j'ai touché le territoire espagnol; je cours après un homme que je ne peux jamais attraper; j'arrive continuellement juste lorsqu'il vient de partir.

INASILLA, *riant.*

Ah! ah! ah! ce pauvre garçon !

BONAVENTURA.

Et notez que je viens de trois mille six cents lieues.

INASILLA.

Tant que ça?

BONAVENTURA.

Je suis d'abord allé à Madrid; j'ai parcouru cette ville en tous sens... et sans pouvoir mettre la main dessus... Enfin pourtant j'allais le joindre, lorsque, me glissant entre les doigts... il part pour Séville.

INESILLA.

Pour Séville?

BONAVENTURA.

C'est-à-dire qu'il n'y a pas d'anguille pour être insaisissable comme ce chrétien-là... Christophe *Colombe* eut moins de peine à découvrir la lune que je n'en ai, moi, à me procurer mon maître... Aussi j'y renonce... je donne ma démission d'arpenteur... je suis las de ces courses aussi infructueuses qu'exorbitantes... J'offrirais de l'or à un cheval de diligence pour troquer son sort contre le mien que le cheval refuserait.

INASILLA.

Mais s'il était parti pour Séville, vous avez dû l'y trouver.

BONAVENTURA.

Allons donc!... folie!... On n'en avait seulement pas entendu parler, pas plus de don Alphonse que dans le creux de mon genou.

INASILLA.

Comment! don Alphonse? ce serait lui que vous cherchez?

BONAVENTURA.

Lui-même, ô Andaleuse!

INASILLA.

Mais vous êtes ici chez lui.

BONAVENTURA.

Ah! bah!...

INESILLA.

Chez le seigneur don Alphonse, capitaine des dragons de Sa Majesté.

BONAVENTURA.

Ah! bah! donc!... Ah! bah! donc!... (*Changeant de ton.*) Alors il vient de sortir.

INASILLA.

En effet.

BONAVENTURA.

Il est allé quelque part où vous allez m'envoyer... je vais m'y rendre en toute hâte, il sera revenu... je reviendrai en toute hâte, il sera reparti... je sortirai par cette porte, il rentrera par le jardin... je courrai après lui par le jardin, il reviendra par la porte... et toujours comme ça pendant quarante-neuf ans... (*Avec éclat.*) Jamais, jamais... je reste...

INASILLA.

Mais...

BONAVENTURA.

Je me cloue, je m'incruste ici, et je n'en bouge pas... Tout ce que vous pourrez obtenir de moi, c'est de me faire manger quelque chose...

INASILLA.

Eh bien! j'y consens; mais à condition que vous irez manger à l'office.

BONAVENTURA.

Adopté!... si l'office n'est pas dans la prairie voisine...

INASILLA.

Eh! non, certainement... Il n'y a qu'un étage à descendre.

BONAVENTURA.

Conduisez-moi...

INASILLA.

C'est inutile... tournez à gauche. (*Elle lui montre la gauche.*) Vous trouverez en bas tout ce qu'il vous faut...

BONAVENTURA.

Je n'en demande pas davantage... Je vais donc me restaurer... Au revoir, Andaloise!...

Il sort.

INASILLA.

Dépêchez-vous...

BONAVENTURA, *revenant.*

Andaleuse au teint bruni!...

Il disparaît par la gauche.

INASILLA.

Mais sortez donc!...

## SCENE V.

INESILLA; *puis* RAFAEL.

INASILLA, *seule.*

Drôle de garçon, avec ses voyages!... Pourvu toutefois qu'il n'aille pas commettre quelque sottise! La charité est souvent une vertu fort dangereuse... (*Elle écoute.*) Mais j'entends monter...

C'est sans doute don Alphonse qui rentre... (*Elle regarde au fond.*) Non... ce n'est pas lui!... Ah! ciel!... c'est son ami!... mon second maître... le seigneur Rafaël!

## SCÈNE VI.

INESILLA, RAFAEL.

RAFAEL.

Inesilla!... On ne m'a donc pas trompé!... C'est bien ici que demeure Alphonse!...

INESILLA.

Certainement, c'est ici!...

RAFAEL.

Enfin!...

Il s'assied.

INESILLA.

Ah! que je suis contente de vous voir!...

RAFAEL.

Vraiment!...

INESILLA.

Les maîtres ont beau avoir des défauts, quand une fois on est habitué à eux... et puis, c'est que vous allez un peu égayer la maison...

RAFAEL.

Moi!...

INESILLA.

Et je dis qu'elle en a bon besoin, allez... ça commence à devenir d'un monotone... Mais vous voilà arrivé, nous allons rire et nous amuser...

RAFAEL, *contraint.*

Mais Alphonse, où est-il?

INESILLA.

Il est sorti... sans cela, je l'aurais prévenu.... Mais il ne peut tarder...

RAFAEL.

Je vais l'attendre...

INESILLA.

C'est ça, nous l'attendrons... en causant...

RAFAEL.

Non, laisse-moi; j'aime mieux être seul.

INESILLA.

Ah! quelle idée!... Moi qui ai tant de choses à vous dire... car, enfin, vous ne savez seulement pas comment je me trouve ici... Figurez-vous que j'étais dans notre maison, à Madrid...

RAFAEL.

Va-t'en!...

INESILLA, *sans l'entendre.*

Voilà qu'un moine arrive avec une jaune fille... Moi, je m'approche pour parler au révérend père et lui demander sa bénédiction... Le moine...

RAFAEL.

Le moine te prend la main... comme ceci... (*il la prend par la main*) te conduit jusqu'à la porte... comme cela... et t'envoie à tous les diables.

INESILLA.

Sainte Vierge!... c'était vous!... Eh bien! je m'en étais doutée...

RAFAEL.

T'en iras-tu!...

Il retourne s'asseoir.

INESILLA.

On s'en va, on sort... (*A part.*) Ah! quel changement! . comme il est devenu taciturne...

RAFAEL.

Ah! Inesilla...

INESILLA.

Que voulez-vous?

RAFAEL.

Dès qu'Alphonse sera de retour, préviens-moi.

INESILLA.

Je n'aurai garde d'y manquer... (*Elle le regarde; il est plongé dans ses réflexions et ne fait pas attention à elle. A part.*) Voilà tout!... Ah! quel changement... quel changement!... (*Haut*) Au revoir, seigneur Rafaël!

RAFAEL.

Au diable!...

INESILLA.

Ça doit être un endroit bien gentil, car il m'y envoie toujours.

Elle sort.

## SCENE VII.

RAFAEL, *seul.*

Huit jours à Séville sans avoir découvert leur demeure; mais j'y suis enfin, j'ai laissé mon père à quelque distance de cette maison... à force de prières, j'ai obtenu de lui qu'il ne se présenterait ici que dans une heure... d'ici là, j'espère obtenir d'Alphonse la réparation que je viens lui demander... oui, je réussirai... il le faut pour Alphonse, pour elle, et surtout pour mon pauvre père, que le désespoir d'avoir perdu sa fille a déjà tant accablé, et que tuerait un nouveau chagrin... et c'est moi, moi qui ai fait tout cela... Mais l'heure passe, et Alphonse ne revient pas... ah! mais on vient... (*Maria paraît à droite.*) Ma sœur! c'est ma sœur.

Il se détourne.

## SCENE VIII.

RAFAEL, MARIA.

MARIA.

J'ai cru entendre Alphonse...

RAFAEL.

Maria!

MARIA.

Que vois-je? vous ici, monsieur?

RAFAEL.

Oui, j'y suis venu pour accomplir un devoir...

MARIA.

Un devoir! c'est vous qui prononcez ce mot.

RAFAEL, *à part.*

Et ne pouvoir lui dire: Je suis ton frère, embrasse-moi!...

MARIA.

Quel devoir, quelle mission avez-vous à remplir

en ces lieux! Il n'y a pas ici de jeune fille à séduire, il n'y a pas de vieillard à déshonorer.

RAFAEL.

Oh! ne m'accablez pas, de grâce, je connais toute l'étendue de ma faute, et si vous saviez ce que je souffre maintenant, peut-être auriez-vous pitié de moi.

MARIA.

De la pitié pour vous, qui, profitant de l'absence d'un vieillard, lui avez arraché sa fille; pour vous qui avez choisi le moment où il allait la placer sous la garde d'un protecteur, d'un frère...!

RAFAEL.

Que ne l'avez-vous rencontré plus tôt ce frère... Pourquoi le ciel n'a-t-il pas permis que vous pussiez lui dire: Rafaël, sois mon appui, mon soutien...

MARIA.

Vous savez son nom?... vous le connaissez?...

RAFAEL.

Oui, et maintenant sa douleur est bien amère...

MARIA.

Il a donc appris?

RAFAEL.

Il sait qu'un perfide vous a arrachée des bras de votre père... il pleure de ne s'être pas trouvé là pour vous défendre, lui dont l'honneur est le vôtre, lui qui pour vous aurait dû sacrifier sa vie. Il pleure, entendez-vous, car son cœur ne lui a pas dit: Cette jeune fille à qui l'on tend maintenant un piège infâme, tu lui dois amour et protection, car cette jeune fille est ta sœur!... Et moi qui ai vu son désespoir et ses larmes, j'ai juré, Maria, de racheter le mal que j'ai fait.

MARIA.

S'il était vrai, si Alphonse... mais en effet, vous êtes son ami, il a suivi vos conseils pour me perdre.. il peut les suivre encore pour me sauver... Oh! monsieur, je vous en conjure, je vous en supplie à genoux...

RAFAEL.

Vous à mes pieds... oh! relevez-vous, Maria, relevez-vous... un jour, bientôt, peut-être, c'est moi qui viendrai m'agenouiller devant vous, et implorer mon pardon, et alors, si je vous ai rendue l'honneur, votre frère... s'il vous est permis enfin d'embrasser... Rafaël, promettez-moi d'oublier ma faute passée, promettez-moi de m'aimer un peu en faveur de ce frère que vous aimiez tant autrefois...

MARIA.

Ah! je vous le promets, monsieur, car vos paroles ont touché mon ame... car il y a des larmes dans vos yeux, et dans votre voix je ne sais quel souvenir qui vibre dans mon cœur...

RAFAEL.

Maria! (*A part.*) Oh! mon Dieu, son ame m'a presque deviné déjà, et la mienne ne m'a pas dit: C'est ta sœur que tu vas perdre!

## SCENE IX.

LES MÊMES, INESILLA.

INESILLA.

Voici le seigneur Alphonse.

RAFAEL.

Lui!

INESILLA.

Comme il va être content de revoir son meilleur ami!... le seigneur Rafaël!

MARIA.

Rafaël!... l'ai-je bien entendu! ce nom-là, c'est le vôtre!... Rafaël!... C'est vous qui m'avez perdue.

RAFAEL.

Et c'est moi, moi qui vous sauverai.

MARIA.

Vous me sauverez, n'est-ce pas? tu me sauveras, mon f...

RAFAEL.

Arrêtez!... vous me donnerez ce nom sacré lorsque j'aurai su m'en rendre digne.

Il regarde sa sœur avec amour.

INESILLA, *à part.*

Qu'est-ce qui leur prend donc?

RAFAEL.

Maria, éloignez-vous, je veux être seul avec Alphonse... il le faut.

MARIA.

Venez, Inesilla.

INESILLA.

Oui, madame...

Maria, sur le point de rentrer, regarde Rafael.

RAFAEL.

Maria... ma s... (*Il lui tend la main.*) J'ai besoin de courage... si tu voulais...

Maria qui l'a compris se jette à son cou, il l'embrasse.

INESILLA.

Hein? comment, ils s'embrassent et ils pleurent!... c'est drôle, moi aussi, je pleure...

RAFAEL.

Allez, maintenant, allez!...

INESILLA, *s'essuyant les yeux.*

Si c'est comme ça qu'il égaye la maison!

Elle sort avec Maria.

## SCENE X.

RAFAEL, *puis* ALPHONSE.

RAFAEL.

Oui, ma sœur, je te sauverai, et pour atteindre ce but... j'oublierai s'il le faut que je suis soldat, et je descendrai jusqu'à la prière, et si la prière ne le touche pas, j'oublierai alors qu'il fut mon ami, mon compagnon d'armes.

ALPHONSE, *entrant.*

Rafaël!... comment c'est toi!... toi ici!...

Digitized by Google

RAFAEL.

Cela t'étonne?

ALPHONSE.

Sans doute, le régiment n'arrive que demain.

RAFAEL.

Je le sais, j'avais hâte de te revoir!

ALPHONSE.

Cher ami!... mais comment as-tu fait pour découvrir notre demeure?

RAFAEL.

Je l'ai cherchée huit jours entiers.

ALPHONSE.

Tu m'excuseras d'avoir gardé le silence avec toi... la solitude est si précieuse au commencement d'une liaison d'amour... mais j'ai eu tort, car tu es mon meilleur ami... car mon bonheur c'est à toi que je le dois.

RAFAEL.

Oui, oui, c'est à moi que...

ALPHONSE.

Mais te voilà, et je suis bien heureux de te voir, toi... le plus joyeux compagnon de toute l'armée, toi, dont l'esprit et la gaîté vont me ranimer un peu.

RAFAEL.

Oui, oui, sans doute nous serons joyeux... très-joyeux.... mais plus tard, maintenant causons d'elle, de cette jeune fille.

ALPHONSE.

Maria, c'est un ange!... Mais voyons, quelles nouvelles au régiment? que fait-on? que dit-on?... Tu dois avoir quelque bonne folie à me raconter?

RAFAEL.

Certainement, j'en ai, j'en ai mille... Mais dis-moi, Alphonse, tu l'aimes toujours autant, n'est-ce pas?

ALPHONSE.

Si je l'aime!... c'est-à-dire, mon ami, que c'est à un point très-inquiétant... j'ai beau me rappeler tout ce que tu me disais; une fille du peuple, une paysanne, c'est une amourette et rien de plus.

RAFAEL.

Je t'ai dit cela, moi?...

ALPHONSE.

Sans doute... mais j'ai peur que tes sages leçons n'y fassent rien. Je sens que cette passion prend chaque jour plus d'empire sur mon ame.

RAFAEL, *avec joie.*

Il serait vrai?

ALPHONSE.

Heureusement te voilà avec ta bonne philosophie de changement et de plaisir... Allons, prêche et je t'écoute.

RAFAEL.

J'ai peut-être en tort de te parler si légèrement... surtout à propos de cette jeune fille si sage, si vertueuse; il serait affreux de l'abandonner.

ALPHONSE, *plaisantant.*

Très-bien.

RAFAEL.

Et puisque tu l'aimes... puisque cette liaison est devenue plus sérieuse que nous le pensions d'abord... il faut...

ALPHONSE.

Quoi?

RAFAEL.

Il faut en faire ta femme.

ALPHONSE, *riant.*

L'épouser... ah! ah! et c'est toi qui me dis cela; et voilà comme tu commences ma conversion au plaisir, à la folie... l'épouser!...

RAFAEL.

Sans doute.

ALPHONSE.

Mais souviens-toi donc de ce que tu disais il y a quelques jours à peine!

RAFAEL.

C'est qu'il y a quelques jours je ne connaissais pas cette enfant... je ne la savais pas innocente et pure... j'ignorais enfin que cette fille du peuple...

ALPHONSE.

Assez, assez, je comprends tout, ce ton sérieux et grave, cet air doctoral... Seigneur Rafaël, je vous devine.

RAFAEL.

Comment!

ALPHONSE.

Vous êtes venu pour vous moquer de ma folle passion.

RAFAEL.

Moi!

ALPHONSE.

Sans cela, serait-ce toi, toi, Rafaël, qui me parlerais de vertu et de morale? serait-ce toi qui me conseillerais un pareil mariage?

RAFAEL.

Et pourquoi pas? si le hasard m'a donné sur Maria de nombreux renseignemens... Alphonse, écoute-moi, regarde-moi, et tu verras que c'est sérieusement que je te parle... Cette jeune fille a un père... un honnête homme...

ALPHONSE.

Quelque pauvre paysan, qu'un peu d'or consolera.

RAFAEL.

Son père...

ALPHONSE.

Mais ce sont tes propres paroles, mon ami... je t'ai écouté, moi, et je t'ai obéi même... et à présent il est trop tard.

RAFAEL.

Trop tard!... non!... car Maria a un frère aussi!... un frère qui est soldat comme nous, et qui peut venir te demander compte de son honneur une épée à la main.

ALPHONSE.

Qu'il vienne.

RAFAEL.

Songe donc à son désespoir, à la violence de sa haine, s'il faut qu'il en vienne à te haïr... Non,

non, tu ne voudras pas cela... pour réparer ta faute tu n'attendras pas qu'il ait proféré des menaces, qu'il t'ait fait une insulte, parce qu'alors... toi, soldat, tu ne pourrais plus rien lui accorder sans lâcheté!

ALPHONSE.

Hélas, mon ami, j'attendrai, et, s'il vient me provoquer, j'ai une épée aussi, et une belle maîtresse vaut bien les chances d'un duel.

RAFAEL.

Mais, Alphonse, cette maxime est infâme.

ALPHONSE.

Oh! tu es trop sévère pour toi-même, car ce sont encore tes propres paroles que je te répète.

RAFAEL, *à part.*

Oh! misérable que je suis... (*Haut.*) Eh bien, oui... tout cela j'ai pu le dire : je l'ai dit même, je m'en souviens... Mais, moi, Alphonse, tu sais bien que je suis un fou, un insensé; tu sais bien que personne ne devrait suivre les conseils que je donne... tu t'es laissé entraîner un instant, j'ai égaré ta raison.. mais ton cœur est resté la même... Je te connais Alphonse, mon ami, et si tu voyais devant toi ce vieillard éploré, ce frère dont tu as causé la honte... si tu voyais enfin les larmes de Maria... Oh! je te connais, te dis-je, tu oublierais alors les conseils d'un extravagant, les miens enfin, ton cœur serait ému, une larme roulerait dans tes yeux, et tu leur dirais: Oublions le passé...vous qui êtes sa famille, ouvrez-moi vos bras et devenez la mienne!... Voilà ce que tu dirais, Alphonse.

ALPHONSE.

Je ne le dirais pas.

RAFAEL.

Comment!

ALPHONSE.

Mais quel étrange changement s'est donc opéré en toi?... d'où vient qu'après avoir perdu cette jeune fille, tu te déclares son défenseur? d'où vient enfin que tu veux que je prenne pour femme celle dont tu as fait ma maîtresse?

RAFAEL.

Sa maîtresse!. .Tu me le demande, Alphonse... eh bien, écoute-moi. Paré du titre et des épaulettes qu'ils m'ont donnés, j'ai méconnu mon origine, j'ai joué avec l'honneur d'un enfant du peuple, je me suis ri d'avance avec toi des larmes du père de notre victime, du désespoir de son frère, et le ciel m'a cruellement puni; car ce père, c'est le mien... car ce frère, Alphonse... ce frère... c'est moi...

ALPHONSE.

Eh quoi! Maria...

RAFAEL.

Est ma sœur, entends-tu, ma sœur! Et maintenant, dis, te souviendras-tu encore de mes funestes conseils? maintenant refuseras-tu encore de l'appeler ta femme?

ALPHONSE.

Ta sœur! ta sœur! Oh! malheureux! qu'avons-nous fait?

RAFAEL.

Mais, ta réponse? Parle! tu vois bien que j'attends!

ALPHONSE.

Ce que tu me demandes est impossible!

RAFAEL.

Impossible! et pourquoi? pourquoi?

ALPHONSE.

Parce que... parce que je suis marié!

RAFAEL.

Marié!

ALPHONSE.

Oui, j'étais bien jeune encore lorsque l'ambition de mon père et sa volonté impérieuse m'obligèrent à contracter cet odieux hymen!

RAFAEL, *atterré.*

Marié!

ALPHONSE.

Peu de temps après, je quittai secrètement notre pays, et je vins dans vos rangs pour y chercher les dangers de la guerre et la mort dont je fus sauvé par Maria. Et maintenant, ami, tu comprends le motif de cette tristesse que tu blâmais autrefois; maintenant tu vois bien que je ne peux pas rendre l'honneur à ta sœur!

RAFAEL.

Ma sœur! A présent il n'est plus de réparation possible! Je suis seul coupable, moi; oui, je me rappelle tes scrupules, et je te répondais par de lâches maximes! Et mon père, mon père, qui attend, et qui va venir!

ALPHONSE.

Il va venir, dis-tu?

RAFAEL.

Oui, car je lui ai dit : Je connais Alphonse, son cœur est généreux et noble; je vous rendrai ma sœur, et je vous la rendrai sa femme. Il va venir, et il me faudra lui crier : Notre honte doit être éternelle! Et je la verrai mourir à mes pieds! Oh! non, non, je n'attendrai pas cet horrible spectacle, et j'aurai cessé de vivre avant qu'il ait frappé à cette porte.

Il porte la main à son épée, Alphonse s'élance et l'arrête.

## SCENE XI.

LES MÊMES, MARIA.

ALPHONSE.

Rafaël, que vas-tu faire? Maria!

RAFAEL.

Ma sœur!

MARIA.

Oui, c'est moi que les éclats de votre voix avaient épouvantée d'abord. Mais je suis rassurée, je vous vois l'un près de l'autre. Vous, Alphonse, près de mon frère; car vous savez qu'il est mon frère?

ALPHONSE.

Je le sais.

MARIA.

Et votre main est dans la sienne, et je vois une

Digitized by Google